

ON EST ICI

ON VIT ICI

ON RESTE LÀ

Le 1^{er} janvier 2008, les nouvelles loi sur l'asile et les étrangers, votées le 24 septembre 2006, sont entrées en vigueur et tout-e-s les débouté-e-s de l'asile (souvent en Suisse depuis plusieurs années) ont rejoint les personnes frappées de non-entrée en matière (NEM) sous le régime de l'«aide d'urgence» (CHF 9.-/jour et par personne pour les familles et 0 franc pour les célibataires, uniquement de l'aide en nature).

Lettre d'un NEM à un·e passant·e

Lausanne, Le 20 juin 2008

Chèr·e passant·e

J'ai décidé de t'écrire ce chant que tu ne peux chanter, mais moi, je saurai l'entendre. Je l'entends tout le jour...

Chant des clous, c'est aussi le tintamarre, le claquement brusque et décidé des portes que j'entends chaque nuit ; c'est aussi les cris virils du lutteur igbo, du pugiliste soudanais, du guerrier mandingue... Las, ils s'expriment, ainsi. Ils sont oisifs, déboutés du monde du travail et de l'asile, ne savent que faire à Vennes où leurs vies sont clouées, plantées pour rouiller.

Si je veux bien être fier de moi, je dois toujours me cacher.

Je veux être visible, la peur m'enterre.

Je suis devenu invisible, mon mal aussi.

Depuis mon gouffre, mon enfer peut-être, je veux te dire qui je suis, là, en cet endroit dit « Centre d'aide d'urgence » - EVAM (ex FAREAS) à Vevey, au Simplon, à Vennes...

Et là, comment je vis mon silence et mon invisibilité.

Car je suis NEM, frappé de « Non Entrée en Matière » donc invisible.

J'habite désormais où je ne puis inviter un ami. Je ne peux donc plus partager le plaisir d'un repas avec un ami car je n'ai plus de chez moi. J'ai un lit, une armoire, pas de choses au sol. On les a, un jour, mises à la poubelle - les miennes. Pas de clé car ma sécurité et mon intimité ne comptent pas. Sur leur sol rien à déposer, sinon on ramasse et on jette à la poubelle. Sacré boulot de l'agent de sécurité !

Et même si je pouvais inviter quelqu'un, que mangerais-je avec lui ? Du pain sec et dur à casser et blesser le palais, véritable casse-croûte le matin ! Il me revient comme sandwich à midi, ce pain qui pince tous les

jours les crevettes, le thon ou le poulet. Tous les jours, je me plains trop, j'ai honte de te le dire à toi, le· la passant·e de la rue.

Tu sauras que je bois mon eau potable, lave mon verre, cuillère et fourchette aux sanitaires, et avec du savon de toilette. Tu crierais peut-être, toi, avec ton bon sens « gare aux maladies ».

Tu sauras sûrement que je n'ai pas pu nettoyer la chambre car elle doit rester sale parce qu'elle n'est pas à moi. Je dois avoir des habits sales. Etonnant, les machines à laver la lessive, on s'en fout, elles sont foutues depuis... !

Pour toutes ces choses, j'ai honte de t'indiquer où je vis. J'imagine que tu poseras des questions sur mon état physique, et vite ; mon apparence sûrement ne t'intéressera plus ; et tu voudras en savoir un peu plus sur ma santé mentale.

En te disant ces choses, chère·e passant·e, j'imagine que pour toi la notion d'« aide d'urgence » se renverse au profit de l'urgence d'intervenir, de changer les choses, de redonner une chance à la vie, honneur aux droits humains.

Non, je pleurerais si je dois encore te dire, à toi, surtout à toi, que tu n'aimerais pas qu'on fouille ton sac toutes les fois que tu rentres là, tu n'aimerais pas qu'on te suive dans la chambre pour voir si tu es là quand ils le savent déjà. Fouille, fouine toujours et tous azimuts. Je vis simplement dans un univers factice, fait de soupçons de manière permanente dans un monde où les droits humains ont été renégociés à la baisse. Dans cet univers, mon nom a changé, mon identité aussi : un « sans papier », un néant.

Quand la bonne humeur règne, on m'explique que la solitude et l'état de non-droit tuent. On vient contrôler dans les chambres pour s'assurer qu'il n'y a pas eu suicide, peut-être « suicideal », sinon, souci de deal ! Ils sont géniaux, mais moi, dont le sommeil a déserté les paupières, je souffre.

Je dois m'arrêter là. J'aimerais te rencontrer et rigoler avec toi, te redire ces vers sacrés que j'ai découverts chez nous à Vennes : « Aidez-nous à nous pas souffrir ».

Votre NEM

Cette « lettre à un·e passant·e » reflète les conditions déplorables tant sur le plan sanitaire, physique et psychique que ces personnes doivent supporter. Beaucoup d'entre elles n'ont aucune perspective de retour dans leur pays d'origine et devront ainsi rester indéfiniment dans ces centres.

DROIT de RESTER

www.bleiberecht.ch

POUR TOU·TE·S

Contact : coordination@romandie.com

Soutien aux réfugié·e·s qui doivent vivre dans les Centres: Coordination Asile, CCP 17-767505-2, mention «Simplon-Vennes-Vevey»